

Rapport d'herméneutique minérale

André Ourednik

Chers collègues,

Voici il y a maintenant quelques années, la faculté m'avait chargé d'enquêter sur une possible interprétation de l'humain et de ses actes, considérés de manière générale et peut-être abstraite. Il ne s'agissait de rien d'autre que d'énoncer, de façon valable partout et à jamais, ce qui à ce jour n'est apparu que confiné aux lieux et dilué dans l'éphémère. J'avais été, alors, à la fois flatté et affligé par la tâche que l'on m'avait ainsi confiée.

Flatté par l'importance, la grandeur, le poids de l'éternité que l'on daigna charger sur mes épaules, considérées donc assez larges et puissantes pour supporter son poids. Moi, indigne diplômé en devenir, avais été appelé à affronter l'ignorance qu'à ce jour vous et moi, et tous nos semblables avons eu de nous et de nous-même.

Affligé, aussi, oui, par l'affront, par la moquerie peut-être même, que représentait votre exigence absurde, votre demande indifférente d'accomplir ce qui ne saurait l'être. Mes phantasmes de gloire se mélangeaient stupidement à la vision de vos visages amusés des pataugeages burlesques du jeune aspirant, des gestes maladroits et refusés que je tendais vers l'ingrate essence de notre espèce.

Mais si je ne peux, aujourd'hui, déposer à vos pieds un texte clair et commun qui saurait dissiper à jamais nos doutes mutuels, si je

ne peux ressentir dans vos grimaces figées le respect s'imposant à ceux qui assistent au retour en roi d'un vaurien exilé, je peux néanmoins vous faire part d'une méthode infaillible qu'il ne tient qu'à vous-même d'emprunter, afin d'entendre, comme moi, la réponse ineffable à votre demande.

Commençons par le début, chers collègues. Au début, je me suis tourné vers les autres, vers leurs œuvres, vers les grands projets de l'humanité dont si peu ont vu jour. Réalisant peu à peu que je ne saurais les comprendre qu'en connaissant préalablement ce dont ils parlent, je me suis retourné vers mon propre intérieur, espérant y trouver la clé de leur mystère. Comme tout le monde, je perdis ainsi de nombreuses années, cherchant à déchiffrer les structures incohérentes de mes semblables à partir de mon être confus.

J'avoue, chers collègues, qu'en essayant de me dévoiler à moi-même, j'avais, à l'époque, procédé de manière on ne peut plus classique – je tentai de fouiller dans les expériences révélatrices de l'enfance. Je n'avais alors que bien vite reconnu le mensonge des grands récits personnels; s'ils auront permis à beaucoup de reconstruire leur histoire et d'apaiser leur terreur, je n'ai, pour ma part, fait que constater la duperie efficace du remède. L'expérience de l'enfant est inaccessible, chers collègues. Son être est trop profondément caché – ou plutôt trop profondément éparpillé car brisé. Il ne saurait nous pardonner le meurtre que nous avons commis sur lui, lorsque nous avons conquis notre monde. Jamais, il ne nous laissera nous en prendre aux souvenirs enfouis qui seuls restent de ce qu'il avait été.

J'ai donc erré dans la frustration et dans le mépris que je vous avais portés, chers confrères – en échange du vôtre, lorsque vous déclamiez vos succès en grimaces moqueuses, lorsque d'elles me faisait face la supercherie éhontée dont je me retrouvais si seul à

énoncer la sentence. Je vous avais haïs pour votre ingratitude à l'égard de mes efforts pour vous dépasser.

Ma seconde tentative se tourna donc sans surprise vers les machines – ces érections cartésiennes que plus d'un parmi nous méprend pour les siennes propres. Je m'efforçai de faire comprendre mes intentions à leurs processus indifférents. En reconstruisant les frustrations concernées de l'humain à partir de leurs circuits, me disais-je, je comprendrais le fondement de l'humain. Si mes mains habiles parvenaient à reproduire *son* appréhension du monde, ma parole, aussi, saurait enfin en retranscrire une image claire.

Évidemment, ma seconde entreprise échoua. Elle échoua en mille déclinaisons. Mille fois, j'ai vu la machine accepter avec indifférence l'échec des espoirs et projets que, malgré tout, j'avais parfois réussi à lui faire formuler. Le chemin ne mène pas par elle, chers collègues. Le chemin de la machine ne mène qu'aux évidences préformulées dans toutes nos questions.

Malgré ce qu'ils eurent pour moi de momentanément désagréable, ces premiers échecs n'en furent pas pour autant dépourvus de fruits. Après la dernière tentative de connaissance mécanique je réalisai enfin que, tout au long de mon trajet, je n'avais fait que commettre des fautes élémentaires, des fautes itérées dans nos chaires et facultés depuis des siècles. J'avais toujours essayé de devenir plus que moi afin de me comprendre – de me connaître dans l'au-delà de ce que je suis. Afin d'énoncer le moi profond, je tentais de m'élever dans le plus que moi, dans l'autre, extérieur ou intérieur caché, que je me croyais secrètement en mesure de révéler, de digérer – de pondre. Car même avant mes expériences mécaniques, je n'avais jamais fait que tenter de créer l'autre par mes propres moyens. J'avais

toujours voulu me reconnaître dans ma création – cette mise au dessus de moi – imbue, qui plus est, de la prétention de connaître les lois constitutives de mon être.

Tout cela, je le compris enfin, toutes ces recherches entamées déjà par tant d'autres parmi nous, n'ont donné pour fruit que le mensonge et le refoulement de nos questions ancestrales dans ce que nous savions – et savons encore – être des réponses contingentes. Toujours, chers collègues, toujours – ne tentez pas de cacher vos visages, en vous penchant sur vos feuilles de notes.

Non, je le dis, et aujourd'hui je peux le dire avec certitude, chers collègues, c'est uniquement en tant que nos propres inférieurs, uniquement en étant moins que ce que nous sommes, que nous saurons porter lumière à notre être. La profondeur et le sens de l'existence humaine ne peuvent être trouvées qu'en suivant le chemin de *sa régression*.

La conclusion à laquelle je fus ainsi arrivé éveilla en moi un état d'extase que jamais auparavant je n'avais ressenti. Mes échecs m'emplirent d'une force qui seule me permit de réaliser ce qui, en soi, constitue la réponse ineffable aux questions dont vous m'aviez chargé.

Je commençai par le plus simple, m'imaginant être chien, ce quadrupède connu, dont nous tous avons eu, une fois ou l'autre, le loisir d'observer le comportement dans le moindre des détails. Nous parlons aux chiens, nous jouons avec eux – le chien connaît encore des objets similaires aux nôtres. Ceci rend la régression plus facile et constitue sa porte d'entrée, son premier échelon.

Comment m'y suis-je pris? Eh bien, il ne vous aura certainement pas échappé que lorsque les enfants jouent aux animaux, ils se mettent d'habitude à quatre pattes. Je fis de même, d'abord, dans mon salon

— pour en constater l’erreur. L’inconfort de mouvement qu’avait induit la position obtenue m’occupait à tel point que le monde canin que je tentais d’éclairer ne se referma que davantage à mes sens. Ce n’est pas en l’imitation irréfléchie que consiste le chemin de la régression, chers collègues, prenez-en note.

Je me relevai donc et m’efforçais de faire vraiment *comme* le chien. Non pas de faire le chien, de modeler de mes mouvements l’apparence que cet animal prend à nos yeux, mais de reconstituer, par ces mêmes mouvements, le monde tel qu’il apparaît au chien lui-même. Je m’avançais au travers de mon appartement en balançant ma tête de gauche à droite, changeant de direction sans réfléchir, à chaque fois que mon champ de vision englobait un objet digne d’intérêt — un petit ballon vert, un câble...

Je me retrouvai ainsi bientôt et enfin dans le monde objectuel du chien. Je vous invite à m’y suivre, du moins dans une première phase. Nous pourrions consacrer des semaines entières à explorer le chien en nous, mais notre objectif nous presse à progresser en ne retenant que l’essentiel. Procédons, maintenant, pour que nous puissions faire ces quelques premiers constats nécessaires à la suite de mon exposé.

Vous remarquerez, comme je le fis, que le chien se situe encore dans un espace dont une représentation globale est tout à fait possible. Les objets passés et futurs, cependant, auront perdu leur tendance à s’ordonner le long d’une ligne. Tout comme les événements, ils ne sont que *présents* en tant que devoirs et interdits, désirs et craintes.

En tant que tels, c’est à eux, aux objets et aux événements, que se réduit le temps. En tant que chien, vous éprouvez un désir intenable de dévorer une chaussure — en son dévorement, vous reconnaissez votre futur. Mais la chaussure contient déjà son passé pour vous — un passé de coups de bâton. Votre désir re-sombre dans ce passé et s’y noie. L’acte disparaît et, avec lui, votre futur de la chaussure dévorée.

C'est ainsi que, sans temps verbaux, vous distinguez à même le présent le désir de faire et d'avoir fait.

Comme vous ne manquerez certainement pas de noter, l'absence canine du temps a cela de fascinant qu'elle reconstruit dans leur ensemble les liens de causalité entre les évènements. Ainsi, en deçà bien sûr de toute météorologie, il ne pleut même pas parce que vous êtes sortis – il pleut parce que vous êtes dehors. Ne pas être dehors correspond à ne pas pleuvoir et vous retournez à l'intérieur.

Dans cette première étape de régression, je me rendis compte à quel point j'avais déjà alors avancé dans la direction de la présence à l'être que nous nous proposons comme but depuis la nuit des temps. Je vous prie de noter que les objets chronophages du chien ne sont plus des prédicats, mesdames et messieurs, ils sont déjà des existants à part entière – en tant que tels, je ne peux déjà plus vous les rapporter. Je vous demande donc de me suivre encore, dans une deuxième phase, où je prolongeai moi-même mon expérience.

Je me déshabillai dans la salle de bains. Totalement nu, je rasai tous les cheveux et poils de mon corps. Je m'enfermai ensuite dans une pièce dont j'avais préalablement obscurci les fenêtres. Dans l'obscurité totale, je déployai d'abord le monde canin qui m'était désormais familier. En tant que chien, je parvins à faire jaillir de mon âme un désir intense de m'imbiber d'une substance odorante. Ne pouvant dépasser les limites de mes sens olfactifs – toujours humains – c'est un tube de crème solaire qui devint l'objet de mon désir. Ce choix devait s'avérer fort utile par la suite, comme vous verrez.

Je versai le contenu du tube sur mes épaules et commençai à l'étaler. À mesure que je progressais, je sentais ma peau devenir plus brillante, plus lisse au toucher. La fraîcheur de la pièce se transmettait à elle et à mon corps. L'air s'emplissait d'une odeur intense dont

j'oubliai peu à peu l'identité. Dans l'obscurité totale, emplie d'une odeur étrange, la prochaine étape de ma régression s'étirait et glissait son ventre sur le sol.

Le moi-lézard se tira hors de la chambre, hors de la maison, dans le jardin. Je me hissai sur une pierre baignée de soleil et m'immobilisai sur son sommet. La chaleur m'enveloppa. Ma peau imbibée de crème se mit à luire. J'étais au sommet d'un rocher – seul, calme, lumière et sueur fraîche.

Que fait le moi-lézard, mesdames et messieurs, que faites-vous, nus et lisses sur une pierre chaude? Vous attendez. Vous attendez tout et rien, dotés d'une patience d'autant plus grande qu'elle ne se reconnaît pas pour telle. Le passé inactif ne vous pèse en rien. Car, si le passé canin est intégré aux objets, le passé du lézard ne réside en rien – il n'existe pas. Les choses sont visibles ou invisibles, attirantes ou repoussantes. Elles peuvent être dévorées ou ne le peuvent pas. Et si elles le peuvent aujourd'hui, elles le peuvent demain, hier, dans trois secondes, dans dix mille ans, par l'ancêtre lézard. Le lézard ne connaît que le futur de ses désirs qui naissent du présent et de ses âmes.

L'espace, cependant, vous le reconnaissez encore, et cela rassure. L'espace est toujours et encore la possibilité de vos mouvements. Vous pouvez même retourner sur vos pas, suivre vos traces. Il y a encore ici et ailleurs. Mais il n'y a plus de différence entre là-bas et là-bas, si vous ne le voyez pas. Votre connaissance de l'espace n'a rien de global. Votre antre ne vous attire pas parce que c'est votre antre, mais parce qu'il est obscur et humide.

À présent, un humain passe. Vous voilà sans vêtements ni poils, allongés à plat ventre sur une pierre en plein soleil. Si vous étiez chien, vous reconnaîtriez, dans l'allure de cet humain, que vous êtes en train de faire ce que vous n'êtes pas censés faire. En tant que chien, vous

reconnaîtriez en lui un maître qui pourrait vous punir pour ce qu'il considère comme une transgression, ou alors un voleur qui menace l'intégrité de votre territoire. Mais, étant lézard, il vous apparaît pour ce qu'il est – un être vivant plus grand que vous-même mais peu rapide et qui pourrait vouloir vous dévorer. Il est une forme mobile, une menace surgie du néant des temps, de l'horizon de l'espace local. Voilà ce que l'humain est, avant que, en tant que chien, vous n'entriez avec lui en une relation complexe.

Je me glissai donc par terre, dans le gazon et parmi les galets, et retournai, rampant, dans une chambre obscure par ce même chemin que j'avais emprunté pour venir. C'est là, dans ma chambre, que j'accomplis la troisième étape de ma régression.

Profitant de mon état de lézard, je me blottis dans un coin et attendis la nuit. Je mettais en péril ma santé, sachez-le, chers collègues, je sacrifiais mon bien-être pour vous et pour notre savoir. Seule la force de ma concentration et la chaleur tiède et clémente d'une nuit d'été m'empêchèrent d'être projeté dans une ré-évolution immédiate qui m'aurait fait allumer la lumière, prendre un bain, manger et appeler mon voisin, pour lui expliquer notre rencontre de tout à l'heure, dans le jardin.

Enfin, comme je disais, j'attendis la nuit.

À tâtons, je trouvai un morceau de tissu dans la chambre. Je l'humectai de ma salive, lentement, bout par bout. Lorsque je le sentais bien humide de part en part, je l'enroulai en bandeau et l'attachai autour de ma tête, de façon à couvrir mes yeux. Visqueux et aveugle, j'étais prêt à faire la connaissance du monde du ver de terre.

Je me glissai en bas d'un escalier – je sentais les marches passer une à une sous mon corps, saillantes, oblongues, sans logique aucune,

sauf celle de l'absurdité de leurs collisions répétitives avec ce qui en moi s'opposait encore à la mollesse— mes côtes. À ce défaut, il fallait remédier. Je me glissai dehors. L'herbe accueillit mon imperfection avec une sublime indifférence.

Le jour approchait, la rosée fraîche s'étalait le long de ma peau, les irrégularités du terrain ondulaient en douceur sous mon ventre. Je me tortillais de plaisir d'être et d'avancer, à la recherche de lieux plus mous encore, auxquels je pourrais m'adonner.

Le sol s'inclina. Mon corps descendait sans effort dans la glaise. Ma tête plongea dans l'eau. Je retournai sur moi-même d'un mouvement convulsif, afin de ne pas étouffer. J'étais dans l'entre-deux, dans l'environnement parfait de la boue, compromis sublime de l'eau et de la terre.

Que restait-il encore de l'humain, ici? Ma régression avait-elle atteint le stade de perfection culminante? Le temps — le maintenant, il ne saurait en être question et l'espace, qu'était-il de plus qu'un taux d'humidité à réguler? Je me retournai plusieurs fois autour de mon axe.

Mon axe, entendez-vous — car il n'y en avait qu'un et qu'il résidait en moi. C'est en surgissant du moi que l'axe désignait le devant, le proto-futur, l'espoir du mieux, la direction de mon glissement; et son opposé, l'arrière, le passé absent, le déjà plus, strictement dénué de contenu ou de sens. Hormis ce choix, cette volonté de mouvement intégralement mienne, hormis moi-axe, moi-avancement, moi-plus — moi-lombric, en somme — aucun élément n'aurait su se superposer à l'isotropie globale.

Que demeurait même du haut et du bas, sinon le taux d'assèchement de mon corps, effaçable d'un simple tour sur moi-même? Qu'étaient le lointain et le proche, le haut et le profond, sinon des non-êtres dont l'existence même était entièrement dépendante

de mon vouloir de les faire naître en avançant vers eux? Qu'était un humain; un humain, la question que nous posons et qui déjà s'évanouit dans l'absence de mémoire d'une masse de chair.

En vous présentant la suite de ma démarche, chers collègues, j'ai déjà le sentiment de recomposer des impressions diffuses d'un rêve qui perd en vérité avec chaque mot que je lui appose. Chaque illumination s'assombrit derrière la phrase qui tente de la transmettre. Je ne peux que faire appel à vous et à votre corps pour retracer mon chemin en deçà de notre langage et me rejoindre dans les lieux que j'ai vécus et qu'il m'est désormais impossible d'oublier.

Me suivez-vous encore? Êtes-vous encore avec moi? *Sentez-vous* les lents spasmes du corps du lombric?

S'il en est ainsi, il est temps de s'interroger sur ce qui subsiste de nous. Retournez-vous et regardez, écoutez les échos distincts qui vous parviennent de vous-même.

Rien? Êtes-vous sûrs? Mais sentez-vous cette terre molle, cette herbe courte, sentez-vous cette fraîcheur humide qui, cycle par cycle, enveloppe votre corps? Vous voilà dans votre totale présence — voilà vous-jardin soigné, vous-terre labourée, vous-arroseur de gazon.

Mais cela est-il donc notre sens et essence, le contenu de notre être? Se peut-il qu'un stupide gicleur mécanique siège en seigneur dans le noyau de notre âme? Vous ne pouvez vous y résigner et me demander de rebrousser chemin. Je vous rassure, humains, collègues, je ne pus me résigner plus que vous à m'attarder en cette étape de mon chemin mais je vous demande de me suivre encore – pas en arrière encore, collègues, frères – en avant, en avant encore un peu, vous qui ne voulez pas plus que moi reposer l'édifice de notre monde sur une illusion confortable.

Je plongeai dans l'eau. Peu profonde, elle me portait à peine.

J'avancerais, glissant, rampant. Les cailloux écorchaient mes coudes et mes genoux. L'eau était froide. J'aurais, certes, renoncé à mon entreprise si, arrivé bientôt à l'embouchure, je n'avais pu étendre mes mouvements dans le lac.

Me voici devenu créature flottante.

Par mouvements lents et posés, je parvins jusqu'à l'autre rive. Je m'arrêtai et posai mes pieds au sol, juste là où l'eau cessait d'être profonde. J'étirais mes mains jusqu'à la surface pour assurer mon équilibre et cessai tout mouvement. Le courant me balançait un peu, je fermai les yeux et respirai lentement.

Mon corps, de lui-même, épousa le mouvement des vagues – je devins le rythme du grand Tout.

Mes pieds se détachèrent enfin du sol et le polype devint méduse. Plus qu'un son sourd, des vibrations de l'ectoderme. Je m'enroulai sur moi-même afin de réduire au maximum ce qui m'apparut alors comme trait le plus éminemment humain – la distance relative entre la bouche et l'anus. Les dimensions cessèrent; le haut, le bas, le lointain, le temps. J'étais ce qui flotte, un intérieur au sein de l'extérieur infini, un échange impassible de matière, survivant par hasard; une gelée phosphorescente éclairant à peine de son existence l'obscurité vide.

Je dus me redéplier pour reprendre du souffle mais me repliai aussitôt, essayant de prolonger le plus possible l'instant d'éternité – celui qui joint en soi-même la conscience totale et sa parfaite absence. N'est-ce pas ce que vous m'avez chargé de trouver? Eh bien voilà, voilà l'humain, chers collègues, l'humain est l'entre-deux.

C'est ainsi que je m'écrie en repensant à cet événement et mon souvenir donne à mes paroles la certitude de la vérité vécue. Mais cela serait s'arrêter trop tôt et se satisfaire de peu. L'humain peut-il seulement dépendre de la vérité? Le seul mot de «vérité» ne porte-t-il pas en soi le doute de la matière?

Au bout d'une dizaine de repliements, je rejoignis la plage pour m'y affaisser d'épuisement. Couché sur le dos, mes pieds encore dans l'eau, je poursuivais de mes sens confus la trace qui s'étendait à présent devant moi vers les profondeurs marines. Je plongeai dans l'obscurité. Méduse d'eau douce, méduse des océans, méduse des abysses. Le dernier écho du monde cessa, le silence s'étendait à l'infini. J'étais le seul, le centre et la périphérie du rien. Si quelques instants auparavant encore, dans mon souvenir, l'humain-vérité se donnait à moi dans ce qui semblait être sa présence la plus épurée, il était à présent parfaitement absent – l'humain, l'être inactuel dont plus rien ne pouvait supposer l'émergence au sein du néant.

Voilà ce qui restait de vous, de moi, de notre espèce, chers collègues; une possibilité, une supposition, un vague pressentiment, peut-être. Plus qu'un mouvement, plus qu'un pas et nous nous perdrons, vous et moi, vous, qui êtes ici avec moi. Plus qu'un pas dans l'abysse et nous nous trouverons enfin.

Un germe quitta le corps de la méduse et entama sa descente. Il s'évanouit peu à peu au plus profond des abysses et plus au fond encore, jusqu'à ce que là, dans l'Hadès, le germe reposa enfin sur le sol des sols – là d'où la poussière se soulève et là où elle retombe toujours.

Le germe explosa. L'existence jaillit de lui comme la lave d'une éruption sous-marine. Mais l'eau glacée de l'Hadès la figea en cristal – des millions d'années passèrent.

Les forces immenses des entrailles de la planète renversèrent les sols et projetèrent les fonds marins jusqu'aux sommets du monde. Et les vents et les eaux se déchaînèrent sur les cimes et la glace arracha les falaises de pierre qui s'écroulèrent avec fracas. Elles furent brisées en dix mille et les fleuves les emportèrent dans les vallées lointaines. Un

lac déposa un galet sur sa rive.

Je me réveillai, il faisait jour. Ma peau était encore si lisse. J'avais été une pierre, mais en aucun moment, la pierre n'avait été un Moi. À la fois toute la planète et son plus infime grain de sable, la pierre, chers collègues, la pierre ne s'individue pas. Cette pierre et cette pierre-ci sont tout autant apparentées qu'étrangères l'une à l'autre. Il n'est d'aucune manière en notre pouvoir de les assembler ou de les diviser encore. La pierre à elle-même ne fait pas un. La pierre est absente à soi-même et plus absente encore au monde. Elle n'a pas de monde où nous pourrions entrer, agir, être – même en tant que simple possibilité. Pour la pierre, nous ne sommes rien, absence de l'absence. Nous-pierres ne sommes rien.

Empli d'un vide fécond, je traversai le lac pour rejoindre ma rive. Je savais, chers collègues – je savais comme je sais à présent et comme je peux vous l'en assurer – qu'il me faut une méduse pour être possible. Que j'ai besoin d'un ver de terre pour être contrainte, d'un lézard pour être vivant, d'un chien pour être compagnon ou ennemi, d'un humain, enfin, pour être – humain.

Rien ne nous explique mais tout nous fait, chers collègues. Comprendre est oublier, comprendre est régresser pour renaître. Peut-être ne me croyez-vous pas. Cela m'attristerait, certes, après tout ce que je viens d'accomplir et de vous transmettre, dans la plus grande des sincérités qui puisse être. Mais sachez que quel que soit le degré de votre méfiance à l'égard des conclusions qui s'imposent, au travers des évènements dont vous connaissez désormais le secret, rien de ce que vous pensiez ne peut nous gommer d'ici, de maintenant, de cette salle. Cela d'autant plus encore qu'en mon absence, votre doute n'aurait point où se déployer. Je sais, à présent, qu'au-delà de tous nos statuts,

de toutes les rivalités qui divisent les membres de l'assemblée réunie, nous sommes tous fondamentalement liés. Malgré nous, nous créons, malgré nous, nous donnons naissance l'un à l'autre, malgré nous, nous nous aimons. Peu importe donc que vous accordiez foi à mon récit – votre doute même lui donne sens et vie. Et, de même que ce récit a besoin de vous pour être conté, de même vous – avez besoin de moi pour être vous même.

Ainsi, chers collègues, le veut la pierre que nous ne sommes plus.